

# Le drapeau de la Jeunesse : II

Autor(en): **Favraz, Victor**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 31

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199484>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Cela ne lui plut pas, il s'attendait à mieux,  
Et montrait un goût dédaigneux.

Comme le rat du bon Horace.

Moi ! Vuitteboeuf, dit-il, moi choisis cette place !  
Mais c'est un coin perdu ! Pour qui donc me prend-  
La place rebutée, il trouva Romain. [on !  
« Romain ! c'est encore un endroit !... Ma foi non !  
J'irais m'enfermer là trois ans ! A Dieu ne plaise ! »  
Hélas, il n'eut pas plus. Tout alla de façon  
Qu'il vit passer tout le canton.

Quand vint l'hiver, il fut heureux et tout aise  
De s'inscrire à Villars-Bozon.

E.-C. THOU.

**Le drapeau de la Jeunesse.**

II

La Jeunesse qui, au sortir de Frenières avait marché d'un bon pas, avançait maintenant avec lenteur. Personne ne chantait plus. Le bel entrain de la soirée s'était évanoui. L'air frais creusait les estomacs. « Je me sens des grenouilles dans le ventre, » déclara Pavillard. « Moi aussi ! moi aussi ! » s'écrièrent Pache et Regamey. Mogeon aurait voulu qu'on poussât sans s'arrêter jusqu'aux chalets de Javernaz. On trouverait du lait là-haut. Mais son avis ne prévalut pas. Le Ministre fredonna :

Arrêtons-nous ici, l'aspect de ces montagnes  
Divresse et de bonheur fait palpiter mon cœur.

Tout le monde fit halte. Un clair filet d'eau coulait dans un bassin de mêlée. On déballa les provisions autour de cette rustique fontaine. Sur les cimes s'allumaient les premiers feux de l'aurore. « Nous n'arriverons jamais ! » pensa Mogeon, et il pressa ses camarades. On se remit en marche.

La faim était apaisée, mais la mollesse persistait. Bien qu'ils fussent tous de robustes jeunes gens, les membres de la jeunesse ressentiaient ce malaise que connaissent bien les ascensionnistes novices et qui provient de l'ignorance du régime à suivre à la montagne. La joyeuse réunion de Frenières leur avait mis momentanément la tête en fête ; mais une lourdeur de tout le corps et une soif de fiévreux n'avaient pas tardé à se manifester. Loïn de les déstaler, les trop copieuses rasades d'eau glacée leur desséchaient la gorge, et ils se sentaient des jambes de plomb.

A leur arrivée à Javernaz, il faisait grand jour. Les vachers n'avaient à leur offrir que du petit-lait. Ils firent la grimace. Deux ou trois se décidèrent cependant à en prendre, non sans s'administrer en même temps un verre de gentiane, « comme contre-poison », dit Pavillard. La halte dura deux bonnes heures, au grand désespoir de Mogeon, qui voyait s'évanouir le projet d'escalader la Dent de Morcles.

Une légère dispute eut lieu au moment de reprendre l'ascension. Le gros de la colonne voulait suivre le sentier moins rapide qui gagne la Croix de Javernaz par le fond du vallon, tandis que Mogeon et Amaudruz conseillaient de prendre par l'arête entre les rochers du Grand-Châtillon et la Croix, chemin moins monotone et d'où la vue est fort belle. Mais il fallait d'emblée s'élever un peu rapidement. Cet effort répugnait à la Jeunesse. Elle s'engagea dans le bas de la combe, laissant le président et Gratte-Papier tirer de leur côté. Ce dernier avait ficelé sur son sac, la hampe démontée en deux tronçons, le drapeau écarlate qu'aucun autre ne voulait plus trimpler.

Les deux petites caravanes ne se perdaient pas de vue. D'en-haut, Mogeon et Amaudruz encourageaient les camarades, qui se traînaient péniblement. Ils entendaient Corbaz psalmodier sur un ton lugubre :

C'est en montant  
Que la molle, que la molle,  
C'est en montant  
Que la molle nous prend.

— Je me sens aussi avachi qu'eux, dit Amaudruz. D'où cela vient-il ?

— Ça vient de cette peste de Frenières, parbleu ! répondit Mogeon. Je n'ai plus de jambes, moi non plus. Mais ça nous passera à l'air des sommets.

Ils montèrent avec peine, sans échanger d'autres paroles, et atteignirent, haletants, l'arête. Sous eux s'ouvrit soudain un gouffre immense, la vallée du Rhône, qu'ils dominaient d'une hauteur de quinze cents mètres. Un frisson les prit à cette vue inattendue. Instinctivement, ils reculèrent de quelques pas. Une fine buée bleuâtre planait sur le fleuve et sur la plaine. Au-dessus se mariaient les taches

sombres des forêts et la claire verdure des alpages. Plus haut encore, tout autour de l'horizon, d'innombrables cimes mordaient le ciel bleu de leurs grandes dents rousses, grises ou blanches.

— C'est bougrement beau ! fit Mogeon.  
— C'est beau, si tu veux, mais c'est laid aussi.

En ce moment une voix s'éleva d'en-bas. Ils regardèrent : les camarades s'étaient étendus au bord de leur sentier et l'un d'eux, en qui ils reconnaissent Pavillard, avait fait un porte-voix de ses mains et leur criait en scandant chaque syllabe :

— Zut pour les mon-ta-gnes ! nous en a-vons assez !

Sur leur arête, les deux jeunes gens étaient perplexes. Rejoindraient-ils le gros de la bande ? Pour-suivraient-ils seuls l'ascension ?

Pavillard les héla de nouveau : « Redescendez-vous ? Si non, au revoir, à Bex ! Bon voyage !

— Attendez-moi ! cria Amaudruz ; et Mogeon : « Je ne puis pas les lâcher, puisque je suis le président. »

— Mais ce sont eux qui nous lâchent, les flemmards ! s'exclama Mogeon... Rejoins-les, si tu veux. Moi, je grimpe encore. Je vous retrouverai à la gare de Bex. Salut !

Et, esquivant le geste d'Amaudruz qui cherchait à le retenir par le bras, il reprit sa course presque avec rage et sans songer à se défaire du drapeau paqueté sur son sac.

(A suivre.)

VICTOR FAVRAT.

**Mademoiselle Emma ou la fin d'un beau rêve.**



On peut bien conter l'aventure, à présent, M<sup>lle</sup> Emma est, depuis deux ans, dans un monde meilleur. Nous sommes donc à l'abri de son ressentiment, du moins pour le moment.

M<sup>lle</sup> Emma a quitté cette vallée de larmes à soixante-cinq ans, c'est dire qu'elle avait coiffé sainte Catherine. Ce fut même là le plus grand chagrin de son existence, exempte d'autres soucis. Elle eut tant aimé être la tendre épouse d'un époux adoré. Que ne fit-elle pour cela ? En désespoir de cause, elle alla même jusqu'à confier son ardent désir aux journaux, en annonces qui semblaient avoir été écrites avec un trait tiré du carquois de Cupidon. Possédant un petit avoir, elle se croyait assurée du succès final, la pauvre fille. Elle n'était plus jeune, il est vrai. Jolie ? non ; elle ne l'avait jamais été, mais, pensait-elle, cela n'est point un obstacle. « Aux jours d'aujourd'hui, quelques écus en poche valent mieux, aux yeux des hommes, que tous les charmes de Vénus. Les premiers sont de plus en plus rares, tandis que les seconds courent les rues. »

Elle avait donc fait insérer un avis dans les journaux. C'était sa dernière espérance, mais le résultat ne lui semblait pas douteux.

Plusieurs jours s'écoulèrent ; pas de réponses. M<sup>lle</sup> Emma fit répéter l'annonce.

Une lettre vint, toute pleine d'alléchantes promesses. M<sup>lle</sup> Emma exultait ; elle se croyait déjà devant l'officier de l'état civil.

Le soir même, fiévreuse, la plume tremblant dans ses doigts nerveux, elle répondit, donnant, avec une prodigalité excessive, les quelques renseignements qui lui étaient demandés.

Il ne lui vint pas un seul instant à l'idée que son correspondant — son fiancé, comme elle l'appelaient déjà — pût être un farceur, qui voulait simplement rire un brin de sa naïveté. Oserait-on plaisanter ainsi avec son amour ? Ne se donnait-elle pas tout entière à cet inconnu, qui avait su découvrir les trésors de tendresse dont ce cœur débordait, en dépit des années ?

Non, l'inconnu était sincère ; on pouvait sans crainte commander les violons. Accourez tous, gens de la noce !

Dans la seconde lettre qu'il lui adressa, le « fiancé » de M<sup>lle</sup> Emma lui faisait part du désir, bien naturel, qu'il avait de la voir, avant

de s'engager définitivement. Il lui proposait donc de se trouver tel jour sur le quai de la gare de Nyon, localité intermédiaire entre les deux villes qu'ils habitaient. « Vous voudrez bien, ajoutait-il, m'indiquer le signe auquel je pourrai vous reconnaître. »

M<sup>lle</sup> Emma, plus impatiente encore de voir l'objet de son amour, répondit, par retour du courrier, que c'était chose convenue, et joignit à sa lettre, à titre de signe de ralliement, un échantillon de l'étoffe de la robe dont elle serait vêtue pour cette première et solennelle entrevue.

Le jour dit, parée de tous les atours susceptibles, sinon d'enflammer le cœur d'un soupirant, tout au moins de dissimuler des ans l'irréparable outrage, M<sup>lle</sup> Emma se promenait de long en large sur le quai de la gare de Nyon, attendant l'arrivée du train de Genève.

Un coup de sifflet strident, un bruit d'enfer, le train entrain en gare à toute vapeur. Le cœur de M<sup>lle</sup> Emma battait à se rompre.

Plusieurs personnes descendirent des wagons, parmi lesquels de nombreux messieurs de tout âge. Tout ce monde, affairé, se précipita vers la sortie. Il sembla pourtant à M<sup>lle</sup> Emma que l'un de ces messieurs s'était arrêté un moment et l'avait bien regardée. A ce regard, elle avait senti le rouge lui monter au visage. O naïve candeur de l'âge mûr !

Nouveau coup de sifflet, nouveau bruit d'enfer. La petite gare était retombée dans le silence. Plus personne sur le quai, que M<sup>lle</sup> Emma, qui se demandait si c'était donc là le beau rêve d'amour qu'elle avait rêvé et si tout espoir était perdu.

Mais, non, M<sup>lle</sup> Emma attendait depuis trop longtemps la réalisation de son désir pour perdre ainsi courage. Le monsieur qui s'était arrêté un moment et qui l'avait regardée, un fort joli garçon, ma foi, était bien son « fiancé ». La timidité, l'émotion très naturelle d'une première rencontre, l'avaient seules empêché de s'élançer vers elle, en s'écriant : « O mon Emma adorée, toi que mon cœur attendait, viens dans mes bras ; tu es à moi, je suis à toi ! »

Une lettre passionnée allait être la messagère de la bonne nouvelle.

La lettre vint en effet. Elle ne contenait que ces mots : « Mademoiselle, je suis allé au rendez-vous. L'échantillon m'avait beaucoup plu ; je n'en puis dire autant de la pièce. »

La brièveté de cette déclaration, dont la galanterie, ou tout au moins, l'esprit n'avaient même pas cherché à atténuer la brutalité, laissa M<sup>lle</sup> Emma atterrée. Elle en fit une maladie.

M<sup>lle</sup> Emma, trésor de bonté et de douceur, est morte à soixante-cinq ans, avec la haine des hommes dans le cœur.



**Lou batsi (le baptême).**

*Allegretto.*

A la Gran-dze dau Gui-moa, vo lou sé-dès bin,  
vo, vo, vo, vo lou sé - dès bin, vo, vo, vo,  
vo, vo, vo lou sé-dès bin, L'an fé on - na fe - l'lie,  
qu'a lou-bet tant prin, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou-bet tant prin ;  
qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a, qu'a lou - bet tant prin.

2. L'a volian batsi demeinde que vint  
De, de, de, demeinde que vint  
De, de, de, de, de, demeinde que vint.